

Libretto

CHARLES PALLISER

LE QUINCONCE

Épisode I

L'Héritage de John Huffam

Traduit de l'anglais par GÉRARD PILOQUET

Préface de GAËLLE JOSSE

libretto

Titre original :
The Quincunx
The Inheritance of John Huffam

Canongate Publishing Limited, Edinburgh.
© Charles Palliser 1989.

© Éditions Phébus, Paris, 1993, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-164-8

LE QUINCONCE : VITE, LA PAGE SUIVANTE !

Amie, ami, toi qui entres en librairie et tournes autour de ce volume, surtout ne le repose pas. Laisse-toi tenter, car je te propose une aventure. Voici laquelle : ce livre est suivi de quatre autres, soit mille cinq cents pages de lecture au total. Je t'invite à embarquer.

Folie, non ? Folie, oui. Folie de lecture et d'écriture, défi de lecteur et d'écrivain. Mais à la clé, qu'on se rassure, nul exploit comptable, nulle épreuve arithmétique remportée pour la gloire.

Je te propose plutôt de vivre un grand bonheur, une authentique félicité comme nous les aimons, nous, les amoureux des livres, les dévoreurs de littérature, les curieux, les insatiables, les assoiffés de toutes les vies, de tous les destins, les affamés d'émotions qui nous tiennent en haleine et immobilisent la course du monde autour de nous.

Entrer dans *Le Quinconce*, c'est rejoindre cette confrérie secrète des lecteurs qui ont fait le voyage, un cercle discret qui ne demande qu'à s'enrichir de nouveaux membres conquis et enthousiastes, ceux qui « savent », lorsqu'ils rencontrent un

autre de ces explorateurs. Un peu comme il y a les lecteurs de *Martin Eden*, du *Œuvre des corneilles* ou de *Mrs Dalloway*.

La seule évocation du titre sert de passeport, de signe de reconnaissance, de lieu de ralliement, elle ouvre une porte secrète entre les êtres, abolit les distances et installe aussitôt une fraternité, une sororité avec l'autre. Toi aussi, alors ? Nous avons traversé ces pages et nous les avons aimées, elles ont nourri notre vie, enchanté notre imaginaire, aiguisé notre réflexion. Nous avons tremblé et pleuré, nous sommes entrés dans ce labyrinthe fou, nous nous sommes demandé dans quelle contrée étrange nous étions emmenés, et nous sommes restés. Alors oui, on se reconnaît.

Le Quinconce, pour moi, reste lié à cette irremplaçable circulation des livres d'un lecteur à l'autre. Je peux l'avouer : lorsqu'une amie, il y a de très nombreuses années, m'a un jour glissé le premier tome entre les mains, sans rien m'en dire d'autre que *Tiens, tu as lu ça ?* j'ignorais tout de cette saga.

Sitôt le livre ouvert, j'étais prise. Les quatre tomes suivants ont circulé entre nous, alourdi nos sacs et pesé sur nos épaules. Ils ont pris avec moi la voiture ou le train, ils sont partis en week-end, ils ont dormi dans des chambres d'hôtel et des chambres d'amis, ils ont patienté sur des tables de jardin et au fond de sacs de voyage, côtoyé nombre de tasses de café et mugs de thé, ils ont veillé dans ma chambre, ils se sont égarés entre les coussins de mon canapé. Il me restait à rejoindre, dès que possible, cette cabane perchée que nous avons tous construite en rêve, et à y demeurer. Ne pas déranger. Je lis.

Que nous raconte donc ce mystérieux *Quinconce*, pour provoquer un tel emballement ? La quête éperdue d'un enfant, puis d'un adolescent, John Huffam, racontée par

lui-même, pour éclaircir le mystère de sa naissance et de ses origines, percer les secrets d'une filiation, d'une spoliation, d'un déclassement social, qui l'obligent avec sa mère, Mary, à fuir précipitamment de mystérieux ennemis. Ils iront de la verte campagne anglaise à l'enfer de la condition ouvrière londonienne, dans une Angleterre victorienne corsetée d'hypocrisie, de conventions, de cruauté et de rapacité. *Les Grandes Espérances* et *Les Misérables* ont veillé sur le berceau du *Quinconce*...

C'est un roman d'apprentissage, âpre et terrible, un roman initiatique baigné de lumière froide, une quête semée de rebondissements, d'énigmes, un peu à la façon d'une *Dame en blanc* de William Wilkie Collins, où la résolution attendue, espérée, entrevue s'éloigne de page en page pour s'ouvrir à chaque fois sur d'autres horizons, et tenir la main du lecteur toujours un peu plus fort.

En relisant (oui, je les ai relus, et redécouverts avec une franche jubilation), quelques dizaines d'années plus tard, ces cinq volumes pour les nécessités de cette préface, je pensais à ce que nous offrent aujourd'hui les séries. Des synopsis hautement travaillés, ciselés, des personnages qui évoluent au fil du temps, confrontés aux épreuves, que l'on va aimer comme des proches, avec des péripéties qui nous tiennent au bord du sommeil. Encore un épisode. Encore quelques pages. Encore. Surtout, ne pas rompre le charme.

Shéhérazade, la conteuse de légende, celle dont la voix écarte le sommeil, n'est pas si loin. La Shéhérazade du *Quinconce*, en l'occurrence, s'appelle Charles Palliser, c'est un Américain diplômé d'Oxford, devenu universitaire à Édimbourg, où il publiera en 1989, chez un petit éditeur régional, cette somme aujourd'hui reconnue comme un chef d'œuvre,

traduit en d'innombrables langues. Douze années lui auront été nécessaires pour achever cette machiavélique saga victorienne qui ne laisse aucun répit, fresque et symphonie qui font notre délice. Les lecteurs que nous sommes sont ici autant dévoreurs que dévorés par le suspense.

La lectrice compulsive que je suis ne peut s'empêcher de penser à tous ces personnages cotoyés de livre en livre, à ces vies de papier aimées et suivies jusqu'au terme de leur destinée, Harry Potter ou Vernon Subutex, les protagonistes de *L'Amie prodigieuse* ou d'*Au revoir là-haut*, pour rester dans l'univers des séries littéraires. Et tant d'autres. Gavroche et David Copperfield, Jane Eyre et Scarlett O'Hara, Julien Sorel et Anna Karénine... John Huffam a pour moi depuis longtemps rejoint ce long cortège. Rejoindra-t-il le vôtre ?

Le Quinconce embrasse une époque, il en interroge toutes les dimensions, historique, sociale, familiale, intime. Humaine, avant tout. J'ai tremblé, pleuré avec John Huffam, je me suis révoltée avec lui, j'ai éprouvé ses désarrois et ses colères, ses espoirs et ses déceptions, j'ai marché avec lui dans les rues sordides de l'East End et le long des rives blafardes de la Tamise, je suis restée avec lui pétrifiée sur le seuil de salons éblouissants de cristaux et d'argenterie, j'ai voulu le vêtir quand il avait froid, le nourrir quand il avait faim et le prendre dans mes bras pour le consoler.

Il est l'innocence confrontée au Mal, l'enfant blessé, spolié, en quête de justice. Il est celui que la *high society* agrippée à ses privilèges et prête à tous les crimes pour demeurer dans ses tweeds, ses velours et sa porcelaine fleurie n'hésite pas à sacrifier. Comme dans *La Comédie humaine* ou chez *Les Rougon-Macquart*, la fortune chemine de concert avec

le crime et les sommets les plus étincelants recèlent les plus noirs abîmes.

Comment rester insensible à ce combat? Du plus loin qu'il se trouve en nous, l'enfant affamé d'amour et de justice réclame son dû. Le combat solitaire de John Huffam, à mains nues contre les fauves, devient le nôtre.

Le Quinconce promet des heures haletantes, suspendues, fiévreuses.

Roman de brutalité sociale, de cruauté et d'abjection, de destins brisés, de secrets enfouis, roman d'une inlassable quête de justice et de vérité, où John et Mary traversent épreuves et coups du sort.

Énigme et conte initiatique, où la figure du quinconce, diffractée à l'infini tel un signe cabalistique, vient troubler le lecteur jusqu'au vertige. La diabolique capacité d'invention de Charles Palliser nous laisse sans voix, et nous ravit.

Cette exploration des recoins obscurs de l'âme, autant que des égouts de Londres peuplés d'inquiétante façon, des ateliers sordides ou des chambres meublées d'acajou des hôtels particuliers nous emporte, nous transporte dans des mondes saisissants de réalisme où notre héros se débat, avec un courage et une ténacité qui serrent le cœur et forcent l'admiration... et nous emmène à la page suivante!

C'est à cette expédition littéraire au long cours que nous convient aujourd'hui les Éditions Libretto en rééditant l'intégralité du *Quinconce*, ce « roman-piège en cinq actes », comme l'a sous-titré son auteur avec humour et... exactitude!

Nous allons pouvoir de nouveau suivre John et Mary dans les remous, les turbulences et les mystères de leurs destins ballottés sur les eaux sombres des turpitudes humaines. Une

chose est certaine : nous allons lire et nous allons être heureux. Captifs, prisonniers de tant de perfidie et de talent. Pour ma part, ce bonheur, c'est tout ce que je demande à la littérature. Qu'il arrive jusqu'à vous est le vœu que je forme maintenant.

Gaëlle Josse

À ma mère
(4 mai 1919-22 février 1989)

*Quid Quincunce speciosius,
qui, in quamcumque partem
spectaveris, rectus est?*

Quintilien

LIVRE PREMIER
LES HUFFAM



PREMIÈRE PARTIE



UN ENFANT MALIN

I

L'automne de cette année-là devait tirer à sa fin, et ce dut probablement survenir à la tombée du jour, pour demeurer moins ostensible. Et pourtant, l'entrevue de deux sieurs représentant chacun l'une des maîtresses branches de la loi n'aurait pas dû donner lieu à tant de mystère.

Donc, imaginons le sieur Law déférant au mandement du sieur Æquity.

Lorsqu'il gagne une certaine demeure particulière sise dans une rue proche de Lincoln's-Inn-Fields, Law, en la personne d'un quadragénaire court de taille, tête massive et carnation blafarde, gravit les marches du perron et sonne la cloche. Un jeune clerc lui ouvre incontinent la porte. Le visiteur entre, on le défait de son chapeau, de son paletot, de ses gants, puis on l'introduit dans une pièce obscure et exigüe, sur l'arrière de la maison. À l'autre extrémité du cabinet, il voit un personnage assis à une petite table. Le clerc se retire sans bruit. Le sieur qui est là se lève, s'incline à peine et désigne près de l'âtre un siège en face du sien. L'arrivant s'assied tandis que l'autre reprend ses commodités, puis lève les yeux pour porter son attention sur son hôte. Æquity est

d'une quinzaine d'années le plus âgé des deux. Il a le teint rubicond, le nez haut, et ce qui frappe dans son visage, ce sont ses sourcils noirs et drus.

Pour un bon moment, nul des deux ne dit mot. Enfin le nouveau venu s'éclaircit la voix :

– Ce me fut un honneur, monsieur, que d'avoir reçu votre mandement et que d'y déférer.

Une note d'interrogation polie teinte ce propos, mais Æquity paraît ne pas entendre, car il continue de ficher les yeux sur son hôte.

Une minute s'écoule encore.

– M'est-il permis de savoir en quoi je puis vous être de quelque secours ? demande Law d'un ton où perce l'émoi.

– Avez-vous pris les précautions que je vous ai requis de prendre ?

– Certes. Nul, j'en ai l'assurance, ne m'a suivi jusqu'ici.

– Fort bien. C'est donc que notre rencontre n'aura probablement point été portée à la connaissance de tiers.

– De tiers ? Vous excitez ma curiosité, cher monsieur. De qui donc voulez-vous parler ?

– C'est moi qui poserai les questions, réplique l'autre personnage, en n'accentuant qu'à peine le *moi*.

Le visage de son hôte s'empourpre.

L'homme d'âge retire alors quelque chose de sa poche.

– Bien. Vous avez présentement dans votre clientèle cette personne dont j'ai inscrit le nom sur ce billet, que je vous prie d'avoir la bonté de lire.

Il tend le morceau de papier à Law et le tient un moment devant lui, et quand celui-ci, l'ayant regardé, hoche la tête en manière d'acquiescement, Æquity remet le billet dans sa poche.

– Fort bien. J'en viendrai donc au fait sans tergiverser. Le document que possède cette personne de votre clientèle a le

pouvoir de léser très gravement la partie dont j'ai l'honneur d'être le mandataire, et eu égard à cela...

Il s'interrompt, car sur les traits de Law se peint une expression de stupéfaction manifeste.

– Mon cher monsieur, je vous affirme ne jamais avoir eu la connaissance de pareil document.

– Attendez, j'y viens. Voilà moins de deux semaines, cette personne de votre clientèle nous a fait tenir une ampliation dudit document et donné votre nom, afin que nous puissions répondre par votre entremise.

– Il se peut, ma foi... Que dis-je? Certainement il en est ainsi, j'en suis assuré, puisque vous l'affirmez. Mais dans cette affaire, je vous prie de m'en croire, je ne fais office que de bureau réceptionnaire.

– Qu'entendez-vous par là?

– Je me borne à la transmission des lettres qui me sont adressées au nom de la personne que je m'honore d'avoir dans ma clientèle. Je ne sais rien de plus des affaires de cette personne que n'en sait un courrier des dépêches qu'il va prendre et délivrer.

L'autre le regarde fixement.

– Je suis tout disposé à croire qu'il en va peut-être ainsi.

Son interlocuteur sourit, mais son expression change dès lors que vient la suite :

– Aussi allez-vous me dire où demeure cette personne.

– Cher monsieur, cela, je ne le puis.

– Plaît-il? Ah, j'allais oublier d'avancer ma mise, déclare l'homme d'âge.

Là-dessus, il pose sur la table quelque chose qui a fait un bruit de froissement en sortant de sa poche.

Law se penche un peu pour regarder l'objet. C'est assurément une expression de convoitise qui se dessine sur son visage.

– Mon cher monsieur, je ne suis aucunement en mesure de vous complaire de la sorte.

– Ho-ho ! se récrie Æquity. Vous croyez être à portée de jouer au plus fin, c'est cela ? Je vous avise de ne pas vous y hasarder. Faute de quoi, vous constateriez à vos dépens que je suis à même d'user de moyens de persuasion d'une tout autre nature.

– Certes, non... non, monsieur, bredouille l'autre. Vous vous méprenez tout à fait au sens de mes propos. Votre générosité me submerge, et je ne souhaite que la mériter. Hélas, il m'est absolument impossible de vous être d'un quelconque secours.

– À bon entendeur : ne vous aventurez pas à user de vos piperies avec moi, mon bon monsieur, déclare brutalement l'autre sur le ton du plus parfait mépris. Je m'en suis suffisamment enquis pour savoir ce que vaut l'élévation morale de vos scrupules, et de quelles façons vous grippez votre croûte... Est-ce bien ainsi qu'on nomme la chose, dans le jargon de vos clients ?

L'autre personnage est devenu tout blême. Il va pour se lever de son fauteuil, mais ses yeux s'abaissent à l'objet posé sur la table, et il demeure assis.

– Souhaitez-vous, poursuit Æquity, que je vous dresse l'inventaire... encore qu'il serait plus pertinent d'user de l'expression *vous détailler les inscriptions*, à la prochaine session, des affaires où je vous sais partie prenante ?

Law ne disant mot, Æquity continue.

– Quelques recouvrements d'effets de complaisance et de lettres de change fictives, bon nombre d'extorsions de créances sous la menace, quantité de faux témoignages soigneusement dictés. C'est bien cela ?

– Vous faites fausse route, cher monsieur, répond avec dignité l'autre homme de loi. Je voulais tout bonnement dire

que je ne possède pas le renseignement que vous cherchez. En eussé-je connaissance, que je vous le livrerais de grand cœur.

– Me tenez-vous pour un franc niais? Comment correspondez-vous avec cette personne de votre clientèle, en ce cas?

– Par l’entremise d’un tiers, à qui je fais tenir les lettres de ladite personne.

– À la bonne heure, grommelle l’autre. De qui s’agit-il?

– D’un sieur des plus respectables, et qui depuis quelques années s’est retiré de la branche de notre profession¹ à laquelle j’ai l’honneur d’appartenir.

– Voilà qui est du plus surprenant. Ayez maintenant la bonté de me coucher par écrit les nom et adresse de ce monsieur, que je suis incapable de connaître, malgré que la branche de notre profession à laquelle vous appartenez ne soit point engorgée de messieurs à qui se rapporte pareille description.

L’autre a un petit rire sans joie. Puis il sort un carnet de sa poche, écrit le nom du sieur Martin Fortisquince, suivi de n° 27, *Golden Square*, déchire la page et la tend à l’autre personnage.

Æquity prend la feuille de papier sans même la regarder.

– À supposer que je me trouve dans la nécessité de vous entretenir derechef, déclare-t-il brusquement, nous nous communiquerons comme devant.

Il se dirige alors vers un coin obscur de la pièce pour tirer doucement le cordon d’une sonnette.

1. Æquity est un *solicitor*, Law, un *attorney*. Le premier, qui plaide devant une subdivision de la Haute Cour de justice, a surtout à s’occuper, pour le compte de familles fortunées et aristocratiques, de la propriété foncière et de droits de succession, dans des affaires soumises à des procédures coûteuses et complexes. Le second, tributaire de la Common Law, est requis dans des affaires sociales de moindre rang, crimes ou dettes. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Le sieur Law se lève, l'œil rivé à l'objet posé sur la table. À ce spectacle, Æquity pousse sans prévenance la chose en question vers lui, qui la glisse dans sa poche. Au moment où la porte s'ouvre, livrant passage au clerc, Law tend une main hésitante à Æquity, qui paraît ne rien voir du geste de son hôte, lequel s'empresse de remettre la main dans sa poche. Le clerc le conduit à la porte, lui remet son chapeau, son pale-tot, ses gants, et en moins que rien le visiteur est de nouveau dans *Cursitor Street*. Il s'éloigne à pas vifs, se retournant de temps à autre, inquiet. Après qu'il a passé plusieurs coins de rue, il s'abrite sous le couvert d'un porche paisible pour sortir l'objet de sa poche. Avec soin il compte, recompte, puis il y replace le tout et repart d'un pas plus modéré.

II

Notre maison, le jardin, le village et la contrée à une demi-lieue alentour... à cela se bornait mon univers, car c'était là tout ce que j'avais connu jusqu'à l'été précédent, époque où devant moi s'ouvrit, à Hougham, un autre monde. Et à présent que je cherche une image qui serve ce que j'ai dessein d'entreprendre, il me souvient d'une splendide après-dînée d'été : sans soupçonner encore que si peu après j'allais partir, je m'échappai, pour me soustraire au confinement où depuis longtemps je me morfondais et piaffais d'impatience, avide de gagner la berge du ru qui courait dans le bois de Mortsey, puis de pousser plus au nord, sur les terres qui m'étaient interdites, exultant non point tant d'avoir recouvré ma liberté que de l'avoir dérobée.

Oublieux tout autant des raisons de mon escapade que des ineffables minutes qui s'écoulaient, je contemplai avec ravissement les profondeurs limpides, car j'y voyais par instants

d'étranges créatures filer sous mon regard, et avec tant de prestesse que je me demandais s'il ne s'agissait pas tout bonnement d'ombres, d'effets de la lumière dans les herbes aquatiques et sur le fond tiqueté, jonché de cailloux, qui s'effaçait si je bougeais la tête. Et quand, pour y mieux voir, je remuai du bout d'un bâton herbes et galets, je n'aboutis qu'à soulever un épais nuage qui brouilla tout le reste. J'ai beau me dire aujourd'hui qu'avec la mémoire il en va de même qu'avec cette eau courante, je n'en ai pas moins entrepris de la fouiller. Mais aussi loin que je creuse, à présent je ne me rappelle que le soleil, la brise tiède et le jardin. De cette époque de mon enfance, où les maisons qui ceignaient le village constituaient les ultimes confins de mon univers, je ne revois nulle part de ciel bas, de clair-obscur ou d'ombres.

Il se peut qu'à cet âge bienheureux ne nous viennent à la connaissance que la chaleur, la lumière et le soleil, et que les instants de grisaille et de froid, s'il en advient, nous survolent comme un sommeil sans rêve, ne laissant derrière eux aucun souvenir. À moins que ce ne soit le premier effleurement du froid et des ténèbres qui nous tire de notre assoupissement de l'enfance.

Cet instant qui trace la ligne de partage entre ce qui fut et ce qui surgit, c'est sur la fin d'une après-dînée de soleil sans nuages qu'il se produisit, à l'heure où déjà les ombres s'étirent. Las d'avoir joué, je me balançais, à l'abord du chemin qui longeait la lisière du jardin, sur la barrière, que je faisais pivoter dans un sens et dans l'autre. De la pelouse la plus élevée, celle où nous nous tenions sur l'arrière de la maison, descendait une succession d'autres pelouses étagées en terrasses, que reliait entre elles une voyette de gravier entrecoupée de marches et entourée d'un grand mur d'espalier en briques rouges, contre lequel prenaient appui des abri-cotiers. Sur toutes les terrasses, des noyers et des mûriers

étendaient secourablement leurs longs bras grêles au-dessus de parterres de fleurs. À quelque distance en contrebas de nous, Mr Pimlott s'activait à sa besogne sur l'un de ces terre-pleins. Dans le fond du jardin, quasiment hors de vue, s'étendait le fouillis d'arbres rabougris et d'épais fourrés que nous appelions le Désert.

Je me rappelle encore la rugosité de la barrière, dont je serrais fermement le haut des deux mains, afin de me maintenir en équilibre tout en la faisant tourner sur ses gonds. Le soleil avait chauffé ses pointes de fer, et sous l'étreinte de mes doigts s'écaillaient la rouille et la peinture noire. Les pieds calés entre les montants, mon sarrau plaqué contre le vantail, je repoussais le jambage en me penchant d'un côté, puis de l'autre, de sorte que je faisais pivoter du plus qu'il m'était possible la barrière, qui, entraînée par son poids, finissait sa folle course dans un claquement retentissant, tandis que sous moi le sol courait de plus en plus vite. Je savais, bien entendu, que c'était défendu, et il m'était déjà arrivé d'encourir les remontrances de ma mère, s'occupant, à quelques pas de là, sur une chaise de jardin, à son ouvrage de broderie.

D'avant en arrière je me balançais, me berçant au rythme des gonds qui gémissaient, le soleil me chauffant le visage, cependant que la brise légère m'apportait des parfums de fleurs et la senteur de l'herbe fraîche coupée. Tour à tour je fermais les yeux pour entendre le puissant bourdonnement des abeilles, puis les ouvrais pour contempler, avec une sensation de vertige, le ciel bleu et les nuages floconneux qui tournoyaient au-dessus de ma tête lorsque la barrière accélérât son mouvement avant de se refermer.

Tout à coup, une voix aigre me sonna aux oreilles.

– Allez-vous bentôt cesser, vilain péquiot ! Vous n'avez pas le droit, et vous le savez ben !

Éperdu, je laissai la barrière claquer contre le pied-droit,

plus fort que je ne l'eusse voulu, au point que le heurt m'étourdit. Pour un temps je n'aurais su dire si je m'étais endolori, mais, quoi qu'il en fût, je savais le moyen de m'en faire consoler.

Dans ce dessein je prenais mon haleine, lorsque la voix s'éleva derechef.

– Et ne vous avisez point de brailler, à c' t'heure! Vous êtes trop grand pour ça!

– Mais j'ai mal! me récriai-je.

– C'est ben fait pour vous! persifla Bissett en s'asseyant à côté de ma mère.

– C'est injuste! C'est votre faute! C'est parce que vous avez crié!

– Ne recommence pas à répondre, mon chéri, dit ma mère.

– Je vous déteste, Bissett! C'est toujours vous qui venez tout gâcher!

– Je ne veux point vous entendre, vilain péquiot! Et j'ai comme dans mon idée que vous n'allez guère tarder à refaire connaissance avec ma main.

– Non, vous n'avez pas le droit! Maman vous l'a interdit! déclarai-je pour la narguer.

– C'est vous qui le dites! Tout l' temps à conter des histoires!

Pourtant, je savais que c'était vrai, car ma mère me l'avait affirmé, mais avant même que je pusse ouvrir la bouche, celle-ci me fit signe de me tenir coi, en portant un doigt sur ses lèvres à l'insu de Bissett, et je me résignai à me taire. Continuant à bougonner, blâmant ma méchanceté, Bissett ramassa son ouvrage.

– Je ne souffrirai point davantage vos effronteries! Et présentement vous n'allez plus bouger d'icitte, que je soye à même de vous tenir à l'œil. Vous avez fait ben assez de sottises comme ça.

En dépit de l'indignation que j'éprouvais à me faire ainsi régenter, au moins Bissett ne savait pas que je ne souhaitais rien tant que rester à cet endroit où elle me donnait l'ordre de me tenir sans plus broncher, car bientôt allait avoir lieu le grand divertissement de la journée.

– Une misère, maîtresse, une vraie misère, cette fille-là ! reprit Bissett. Ces jours derniers son ouvrage n'était ni fait ni à faire ! Et tout ça pour tournicoter autour de ces tâcherons de Limbrick.

– Bah, ils en ont presque fini, à présent.

– Quand je les verrai tourner leurs talons pour de bon, j'en serai ben aise. Pour la raison que des hommes dans la maison, je ne peux les souffrir. Tout l' temps à rabuquer en faisant un boucan du diable. Sans compter le failli fatras qu'ils mettent par les places avec leurs baquets, leurs seilles et leurs échelles. Et pour l'achever de peindre, cette petite feignasse et Mrs Belflower... qui devrait pourtant avoir un peu plus de jugeote... les invitent à l'office cinq fois par jour.

– J'ai cru comprendre, fit timidement ma mère, que l'un d'eux était un sien cousin.

– Un cousin ! répéta sévèrement Bissett. Cousin cousine qui se touchent de près, ouiche ! Savoir même si elle est accousinée à ce bon à manque de Job Greenslade. Tout l' temps à lui courater autour ! C'est peut-être pas à moi de dire ça (une pincée d'épingles entre les lèvres, Bissett s'exprimait malaisément), n'empêche qu'au village, plus d'une fille adrète de ses mains, et qui sait se tenir, ça servirait ben mieux qu'elle à la maison, maîtresse.

– Elle a ses défauts, mais c'est une brave et honnête fille. Et maître Johnnie l'aime beaucoup. Et puis, avec ces tristes choses qui viennent d'arriver à sa mère, il nous faut l'aider à surmonter son affliction.

Bissett fit une grimace qui en disait long.

– L'affliction... répéta-t-elle. À cosse gâtée, fève gâtée. Vous êtes ben trop accommodante avec cette drôlesse-là, maîtresse.

Dans le même instant j'entendis le bétail venir de la grand-rue, et sous peu, touche à touche, les bêtes passèrent à côté de la barrière, menées par un garçon qui à mes yeux faisait figure de héros, pour la façon nonchalante qu'il avait de manier son bâton en suivant le troupeau. Le lugubre meuglement des vaches, leur opiniâtreté à disputer aux autres qui prendrait le pas sur l'étroit chemin, me pénétraient d'un délicieux effroi, et je me savais en sûreté derrière la solide barrière interposée entre elles et moi. Mais il advint ce jour-là quelque chose qui jamais encore ne s'était produit : soudain l'une des bêtes parut saisir mon regard – je ne puis décrire autrement la chose – et elle entreprit de se frayer un chemin à travers le flot du troupeau, boutant de côté les autres pour marcher vers la barrière avec une redoutable résolution. Sur-le-champ je sus qu'elle accomplissait là une mission inexorable, terrible, dont j'étais en quelque sorte l'enjeu, et pourtant je ne pouvais me déterminer à bouger pour me mettre en lieu sûr. Tandis que l'énorme tête de l'animal s'avancait vers la barrière, je voyais ses yeux protubérants, tachetés de sang, rouler dans leurs cavités noires, ses paupières parcheminées, ses grosses dents s'écarter comme pour se refermer sur mes joues, et ses robustes cornes arquées, pointues, brandies tels deux rameaux insolites au-dessus d'un foisonnement herbu de poils bruns. Je savais que la barrière se briserait en éclats et céderait d'un coup sous la pesée de cette formidable tête, et pourtant je restais là, immobile, à ficher les yeux sur elle, incapable de bouger.

Puis je me détournai enfin pour me jeter dans une course éperdue, le cœur me battant jusque dans les oreilles, et quasi porté à mon insu au-dessus du sol par le mouvement cadencé

de mes jambes. Au travers de mes larmes j'entrevis, quelques toises à l'écart, deux figures aux contours brouillés, formes en alerte dressées sur leurs pieds – l'une frêle et gracile comme une fleur de vive couleur dans sa robe de soucis, l'autre découpée, telle une austère tache blanche, sur le fond de verdure –, qui guettaient dans la direction d'où j'accourais, gémissant.

– La vache il est méchant! Empêchez-le de me faire du mal!

Aussitôt j'enfouis mon visage dans le devant blanc et empesé de ma nourrice, qui m'entoura les épaules de ses bras pour me presser contre elle et me pacifier sur le ton de la gronderie, de la goguenarderie, presque, dont elle usait en pareilles circonstances.

De Bissett en cet instant, le souvenir qui demeure gravé dans ma mémoire, c'est un froissement, une senteur de devant et de jupon empesés, un rien astringente, une odeur ténue de pomme, tout à la fois fraîche et un peu revêche. Les yeux mi-clos, il m'en souvient encore, je levai la tête vers son visage rougeaud que frangeaient quelques mèches de cheveux gris, visibles sous sa coiffe de dentelle. Je revois aussi son regard couleur d'ardoise claire, sa bouche mince et qui s'amincissait encore dans les rares occasions où elle pinçait les lèvres, de telle sorte qu'alors celles-ci se retroussaient imperceptiblement aux commissures, sans pour autant rien perdre de leur sévérité.

À présent je pouvais sans nul doute m'accorder quelques pleurs, mais Bissett me secoua.

– Cessez, vous n'êtes plus un papot. Fi! En moins que rien vous serez grand, et ça sera votre tour à vous de prendre soin de votre mère.

Je la regardai avec incrédulité, mais au même moment ma mère m'appela.

– Tu es à l’abri, maintenant, mon chéri. Les vaches sont parties. Allons, viens me faire un baiser.

Je voulus me dégager, mais Bissett me retint fermement par le bras.

– Ne lui passez pas toutes ses volontés, maîtresse. Regardez-moi ça, votre ouvrage, il va toute vous la brouiller.

Je réussis à m’échapper de l’étreinte de Bissett pour me précipiter dans le giron de ma mère, faisant brutalement tomber sur le sol ses aiguilles, son fil et son carreau. J’entendis ma nourrice nous gourmander tous deux, mais je n’en avais cure.

Point n’est besoin que je ferme les yeux pour faire revivre le souvenir de ma mère : la cascade de ses cheveux blonds, répandue sur ses épaules et chutant jusque sur son sein, et dont ce jour-là le suave parfum, alors que je me blottis contre elle, submerge mes mains et ma face ; son doux visage et sa bouche tendre ; ses grands yeux bleus où mon chagrin fait perler des larmes.

– Faut pas le laisser vous archégner de même, maîtresse, profère Bissett. Regardez-moi ça, votre ouvrage, qui est toute bouri-boura dans l’harbe !

– C’est de peu d’importance, Bissett, déclare ma mère.

– Fi ! De la belle étoffe et du beau fil ! Laissez donc maître Johnnie tout seul, qu’il s’en aille archégner Mr Pimlott.

– C’est vrai, Johnnie. Pourquoi ne vas-tu pas demander à Mr Pimlott ce qu’il est en train de faire ? On dirait qu’il creuse un trou. Crois-tu que ce soit pour enterrer quelque chose ?

– Moi je le sais ben, à quoi il s’occupe, s’empresse d’annoncer Bissett. J’avais dans mon idée de vous le dire. Il voudrait ben se faire un beau gilet neuf avec ça qui en bonne justice est votre bien à vous. Parce que ça, c’est pas son bien à lui, c’est le vôtre, pour la raison que c’est sur de la terre à vous qu’il l’accrape, et pendant le temps de main-d’œuvre que vous lui payez.

Ma mère soupira, mais je n'entendis pas la suite, car aussitôt je m'étais élancé sur la terrasse pour dévaler les marches et traverser le carré de gazon impollu, dont seule une petite butte de terre gâtait l'ordonnance.

– Monsieur Pimlott! Monsieur Pimlott! m'écriai-je en accourant vers le bord de la pelouse, là où il était à sa besogne. Que faites-vous? Je peux vous aider?

Il était agenouillé, et à mon approche il leva son visage tanné par le soleil pour me regarder avec une expression que je ne pouvais percer. Tout en le craignant quelque peu, je nourrissais pour lui une manière de vénération, car c'était un homme, le seul que je connusse, en vérité, de ces étranges créatures. Je ne savais pas très bien ce qu'être un homme voulait dire, sinon que Mr Pimlott était solidement bâti, que ses traits me semblaient rudes, et qu'il sentait la terre et le tabac.

– Ah! ça, jeune maître, fit-il, ne venez point m'agacer avec des demandes. J'étais point gagé pour les souffrir, comme j'en connais.

– Mais... Bissett m'a dit de venir voir si vous n'avez pas à me donner quelque chose à faire.

– C'est point mon fait. Et c'est point ma'ame Bissett qui va me donner des ordres, Dieu marcitte! Même si des fois elle a dans son idée que c'est elle qui me commande.

Pour un temps je l'ai regardé, tandis qu'il travaillait sans mot dire. Maniant un outil à long manche, il fourgonnait, par des coups saccadés donnés à l'aveuglette, le fond du trou, lequel avait bien davantage l'aspect d'un terrier que d'une fosse.

– Que faites-vous là? lui demandai-je.

Il ne me répondit pas, mais contempla le soleil en s'abritant les yeux de l'éclat encore vif de ses rayons. Puis il retira du trou son outil, qui m'apparut fort long à présent que je pouvais le voir dans son entier, et il se mit à en marteler

l'herbe pour le débarrasser de la terre qui adhérait à son extrémité. C'était assurément un ustensile insolite, car son fer s'incurvait de chaque côté pour constituer comme deux crocs. Mr Pimlott le déposa sur le sol, puis il entreprit de ramasser ses autres outils pour les placer sur le gazon, près du grand coffre où il les serrait.

– Qu'avez-vous fait aujourd'hui, monsieur Pimlott? lui demandai-je, en désespoir de cause.

S'entêtant à ne pas me répondre, il se mit à enduire le fer de ses outils d'une graisse visqueuse et claire comme le miel vierge, avant de les envelopper dans un morceau de cuir souple et de les ranger soigneusement dans le coffre. Ces outils m'avaient toujours empli d'émerveillement, qu'il s'agît des redoutables dents des fourches, du plantoir et de ses deux arrache-racines acérés, des pelles et de leurs pesantes queues lustrées par l'usage, des brides qui assujettissaient le bois au métal, et surtout des lames, qui luisaient tant, et si étonnamment, là où le fer avait gardé tout son poli à force d'être enfoncé en terre.

– Celui-là, comment il s'appelle? lui demandai-je en désignant l'instrument à long manche pourvu d'un fer bizarrement recourbé.

– Touchez point à ça, me dit-il. Ça coupe comme d'un rien.

– Et l'autre, là?

Je lui montrai un outil dont je ne l'avais jamais vu se servir. Mr Pimlott me lança un bref regard.

– Ça? Ben... c'est ma houe à fouir.

– À quoi ça sert?

Il me regarda de nouveau, cette fois pendant un bon moment.

– Ben... c'est avec ça que je fouis.

Encouragé par cette réponse, je regardai alentour les signes visibles de son ouvrage.

– Pourquoi vous avez arraché l’arbre ?

Je lui indiquais du geste un poirier couché à terre, ses racines brutalement mises à nu.

– Pour la raison qu’il a le chancre.

– Le chancre... dis-je à mon tour.

C’était pour moi un mot tout neuf, qui éveillait mon intérêt, et je le répétais plusieurs fois, afin d’en extraire toute la succulence.

– C’est quoi, le chancre ?

– Un dépérissement, comme les arbres en prennent. Et aussi le monde. Ça les ronge tout pareil par le dedans.

Et tout à coup il ouvrit la bouche, découvrant ses chicots noircis, pour émettre un son râpeux que je pris pour un rire.

– Pourtant il paraît vigoureux. C’est grand dommage de le tuer.

– Baste, tout ce qui prend de l’âge, faut que ça soye rebuté ou ben tué. Et qui donc aurait le droit d’arracher cet arbre-là, si c’était pas moi ?

– Pourquoi, monsieur Pimlott ? L’arbre est à ma mère, non ?

Il se détourna de moi pour me donner sans me regarder la plus longue des réponses que je l’eusse jamais entendu formuler.

– Vous voulez savoir le pourquoi ? Pour la raison que c’est moi qui l’a planté, voilà pourquoi. Une douzaine d’années ou plus avant que votre mère elle a seulement venu icitte. Et vous, n’en parlons point... Qu’est-ce que vous croyez ? Qu’il a poussé tout seul ? Tout ce qui vit dessus la terre, faut que ça soye planté. Et par après ça demande du soin. C’est comme vous avec ma’ame Bissett : elle prend soin de vous. Seulement, si encore elle s’occupait de son ouvrage à elle au lieu de goularder et de mettre le trouble en vous laissant venir tracasser le monde qu’ont leur besogne à faire.

Quand il en eut fini, je me tus pour un temps avant de lui faire une autre question, n'y tenant plus tant la curiosité me piquait.

– L'arbre, vous allez l'enterrer dans le trou ?

Il hocha la tête en signe de dénégation.

– Vous allez en planter un autre, alors ?

– Non, si vous voulez le savoir, je pose une accrapoire pour maître Fouan.

– Il faut dire une taupe, monsieur Pimlott. C'est comme ça qu'on dit.

– Je dis comme ça me plaît de dire.

– Pourquoi vous l'attrapez, monsieur Pimlott ?

– Pour la raison qu'il s'en vient fouir dans le carré de gazon que votre mère elle me gage pour le tenir propre. Et maître Fouan, lui, le droit de propriété, il le reconnaît à pas un. Ça fait qu'on est ben obligé de le tuer.

– Mais c'est pas bien.

– Pas bien, maître John ?

Il se retourna vers moi pour me regarder fixement.

– Lorsqu'il s'en vient tout drette icitte prendre autant comme autant d'asticots qu'il en veut, et sans demander permission ?

Je vis tout de suite ce que pareil argument avait de fautif.

– Mais... les vers de terre, on n'en veut pas, nous !

– Vous en voulez pas ? Je veux ben le croire, que vous en voulez pas. Hors que vous autres, vous voulez pas non plus que le monde s'en viennent effrontément les accraper icitte, pour la raison que ces asticots-là, c'est votre bien à vous.

Je réfléchis à ce qu'il venait de me dire, tenant pour certain qu'il devait y avoir une réponse à cela, mais le jardinier n'attendit pas que je l'eusse trouvée pour continuer.

– Tout cas, il a accrapé ben assez d'asticots comme ça pour qu'à présent moi je l'accrape, pour la raison motive qu'il a

une chose que moi je veux, et que je m'en vas lui prendre si j'étions assez adrèt. Vu que c'est ainsi que va le monde : Tu manges pas l'autre, c'est l'autre qui te mange.

– C'est pour ça que vous creusez le trou ? Pour qu'il se fasse prendre en tombant dedans ?

Mr Pimlott fit une grimace.

– Pas çui-là... L'est ben trop malin pour ça. Il habite dessous la terre, pas vrai ? Lors, les trous, il s'y connaît autant que moi je me connais aux plantes et ma'ame Bissett à se brouiller des affaires des autres. Seulement, maître Fouan, ben malin qui l'accrapera pendant qu'il dort.

– Comment vous allez faire, en ce cas, monsieur Pimlott ?

– Y a pas deux moyens. Faut faire qu'il s'accrape tout seul, dit-il en me montrant le trou. Ça, c'est un soutarrain à lui, vous le voyez ? Lors, il sera pas apeuré par une trappe. C'est la raison pourquoi je cave un bon trou dans le dedans du sien... ma bêche à fouir, elle sert à ça... et dans le fond du trou, je m'en vas poser une accrapoire avec un ressort, et après je m'en vas la recouvrir avec des feuilles et de la terre. Et si j'étions assez adrèt, maître Fouan va s'en venir charcher des asticots et détendre le ressort, si ben qu'il va se prendre par une patte ou des fois par le museau. Et après, maître Fouan, ça me fera pareil que si un tailleur d'habits me coudrait un gilet neuf.

Pendant un instant je me représentai la taupe, après sa capture, tirant de ses petites pattes l'aiguille et le fil, et, d'incrédulité, cette image me fit rire. Voyant que je n'y comprenais goutte, Mr Pimlott toucha de la main son gilet, que si souvent j'avais remarqué, tant son lustre et son velouté sombre attiraient l'œil.

– Mais c'est affreux ! me récriai-je, ébloui.

Je regardais la peau de taupe, et il me parut étrange qu'une chose si belle pût provenir de la terre humide.

– C’est la raison pourquoi je n’use point d’un piège. Je veux sa piau toute belle, sans qu’elle soye déchâffrée le moins.

– Mais c’est méchant!

Je songeais à la taupe se débattant et agonisant dans le noir. Mr Pimlott eut un petit rire. Je me souvins alors de ce qu’avait dit ma nourrice.

– Mais Bissett dit que maître Fouan n’est pas à vous, que vous n’avez pas le droit...

– Ah! bon, elle a dit ça? fit Mr Pimlott en se retournant.

– Il vous en faut combien pour vous faire un gilet?

Mais désormais il ne semblait plus m’entendre. Il sangla son coffre, s’en saisit, puis il chargea sur son épaule ses outils à longs manches et s’en alla vers le haut du jardin. Je le vis se toucher le front devant ma mère, faire un bref signe de tête à l’adresse de Bissett, puis passer la barrière pour gagner le chemin et prendre vers le petit logis propre qu’il habitait près la grand-rue.

À présent que je me trouvais soudain seul dans le bas du jardin, une idée impertinente et hardie me vint à l’esprit. M’assurant d’un regard de ce que Bissett et ma mère ne m’observaient pas, je gagnai l’ouche aux poiriers, où je savais être hors de vue, et, par-delà, je m’engageai dans le Désert, faisant fort aisément ma progression dans les hautes herbes, les épais buissons et les fourrés profus. Mais, passé cette lisière, se dressaient de vieux arbres massifs dont les branches tordues s’enchevêtraient en de fantastiques formes, comme s’ils imploraient le ciel de leur prodiguer sa lumière, et en ces lieux la pénombre se referma tout alentour de moi cependant que les sinistres rameaux, tels les doigts effilés de gigantesques mains, paraissaient se tendre pour me saisir. Bien que je ne fusse qu’à quelques toises du jardin, où j’entendais bourdonner les abeilles et bruire les arbres dans la brise, il

me semblait avoir franchi une porte et pénétré dans un autre monde, car ici tout n'était que silence.

Quelque chose papillonna sur ma face, et comme pour l'en chasser j'y portai la main, soudain une figure se dessina devant moi : un visage aux yeux morts, pareil aux crânes de marbre que j'avais vus aux sculptures, sur les murs de l'église paroissiale. Les traits en étaient rongés (chancreux, c'est le mot qui me vint alors à l'esprit), et la surface de la pierre était semblable à une peau toute grêlée. Épouvanté, je fis une reculade, mais à ma profonde horreur je me sentis fermement agrippé. Aussitôt je voulus me dégager, mais sans y parvenir. Mon cœur battait à tout rompre et je sentais la frayeur me posséder. Je me débattis encore, avec une fureur désespérée cette fois, pour recouvrer enfin ma liberté. Alors que j'avais fait quelques pas sur la voie du retour, j'entendis un cri qui me parut venir de fort loin. Puis je l'entendis de nouveau, et je reconnus la voix de ma nourrice.

Pour un peu j'eusse rendu grâce à cette semonce, et je me hâtai de traverser à nouveau le fouillis des halliers pour retrouver l'éclatante lumière de l'ouche. Hors de ma vue, Bissett m'appelait, du coupeau de notre jardin.

– Maître Johnnie ! Où êtes-vous ?

Fut-ce l'effet de mon imagination ? Ou bien y avait-il plutôt un accent de peur dans son timbre ? Je m'empressai de gravir les marches, et quand j'atteignis la plus haute terrasse, trouvant là Bissett tournée à main droite, je suivis son regard.

Ma mère était debout à la barrière, avec un particulier que je n'avais jamais vu. Il se tenait sur le chemin et lui parlait avec fièvre, le regard fixé sur elle, gesticulant (d'une main, il tenait une canne), tandis qu'elle l'écoutait, le front baissé, hochant la tête de fois à autre. De prime abord, je pensai qu'il devait s'agir d'un galvaudeux, car ces gens étaient les seuls à nous visiter, et je crus qu'il tentait de vendre quelque

chose à ma mère. Mais je vis que sa mise n'était pas celle d'un mendiant, et qu'il ne portait pas de besace.

D'âge moyen – entre ma mère et Bissett –, et bien qu'il ne fût pas de grande taille, l'inconnu avait une tête qui eût convenu à un homme bien plus robuste qu'il ne l'était. De son crâne haut et bulbeux retombait sur ses oreilles une masse de cheveux roux et bouclés. Un grand nez aquilin dominait son visage mobile, qui semblait accuser tous ses émois fugaces. Il avait une bouche large, aux lèvres ténues, et de grands yeux, très bleus et fort enfoncés. Il portait des grègues sur lesquelles avait dû naguère paraître un damier, mais que l'usure avait tant effacé que c'était à peine si on en voyait encore le dessin à carreaux; une redingote rêche, aux pans arrondis, d'une étoffe verte, râpée çà et là jusqu'à la trame; et une cravate blanche qui, quoique de fine laine, était à présent d'une teinte jaunâtre. Je n'eusse probablement pas relevé tout cela n'eût été Bissett, qui leur portait à tous les deux une attention extrême. Néanmoins, en observant ma mère telle que je la vis sur l'instant, il m'apparut soudain que je ne savais rien de sa vie, et tout à coup elle me fit elle aussi l'effet d'une inconnue.

Lorsqu'il s'aperçut que nous le regardions, Bissett et moi, l'homme s'interrompt pour nous saluer en touchant son chapeau avec cérémonie.

– Bien le bonsoir à vous aussi, madame, et au petit monsieur. J'étais justement à expliquer à la jeune dame – ce disant, il s'adressait à Bissett, tout en me réservant des regards amicaux – comment ça se fait que je me trouve à passer par ce pays où personne me connaît, pour chercher de l'ouvrage, et que me voilà nécessité à gueuser auprès de gens qui me sont étrangers, chose que j'ai encore jamais faite.

Il parlait à débit rapide, s'exprimant en des termes que je n'avais pas accoutumé d'entendre, de sorte que je devais faire effort pour saisir le sens de ce qu'il disait. Tandis qu'il

parlait, son regard allait et venait entre ma mère et ma nourrice, comme s'il essayait de juger laquelle des deux il importait le plus de gagner à sa cause.

– Ainsi, dit-il à ma mère, vous pourrez peut-être assister un honnête homme qui ménage point sa peine et qu'a tombé dans le besoin, lui aider à trouver une cayenne pour la noire, et une petite lorette à gruger itou, après une rude journée à trimarder par voies et chemins ?

– Arrière ! cria soudain Bissett.

En moins que rien le visage de l'homme se ferma, et je vis ses sourcils se rejoindre lorsqu'il se tourna vers elle.

– Hors d'icitte ! Tout d'un pas ! reprit Bissett d'un ton outré où perçait peut-être de l'alarme. Sinon, je m'en vas chercher Mr Pimlott.

Les traits de l'inconnu se détendirent sur-le-champ.

– Holà, mais c'est à ça que je me plairais, moi, de jaser avec le maître de la maison...

À ces mots, Bissett regarda ma mère, qui rougit et baissa la tête. Surpris, l'homme se tourna vers moi.

– Et votre père, mon petit monsieur, il est où ça ?

– Je n'en ai pas.

– Ah ! ça, jeune maître ! dit-il, souriant à ma mère. Tout le monde il en a un, de père.

– Eh bien, moi, je n'en ai jamais eu.

– Lui répondez pas, c'est malpoli, s'écria Bissett.

Comme s'il n'avait rien entendu, l'étranger s'adressa à ma mère.

– Lors quoi, ma'ame Pimlott ? Même pas quèques pièces ?

– Monsieur Pimlott, c'est le jardinier, espèce d'assoté ! dis-je avec hargne. Notre nom à nous, c'est Mellamphy.

– Va pour ma'ame Mellamphy, alors. Voulez pas me faire la charité ?

– C'est que je... je ne crois pas avoir d'argent sur moi.

Tout en parlant, ma mère touchait nerveusement l'étui d'argent cylindrique qu'elle portait toujours accroché par une chaînette à sa ceinture, avec les clés de la maison, et je constatai que les grands yeux de l'inconnu s'attardaient curieusement sur l'objet.

– Comment ça, dit-il en montrant l'étui, même pas une petite piécette là-n'dans ?

Pour la première fois ma mère le contempla avec une expression de peur, et elle secoua la tête avec véhémence.

– Pas de jonc dans la maison ? fit-il. Même pas un peu de joncaille ?

Ma mère continuait de le dévisager.

– Voulez-vous bien m'aller quérir une pièce de six pence dans mon secrétaire, Bissett ?

– Sûr et certain que j'irai point, proclama fermement Bissett. Tout le temps que ce galvaurien-là sera icitte, je ne vous quitterai point d'un œil, ni vous ni maître Johnnie.

– Je crois que nous pourrions l'assister, nourrice. Oui, ce serait meilleur parti, je crois.

– Allons, un peu de charité, ma bonne dame, dit effrontément l'homme à ma nourrice.

– La charité, c'est fait pour ceux-là qui la maritent. Mais vous, vous avez une tête à finir au bout d'une corde, et je ne serais point étonnée d'apprendre que vous avez eu la justice aux jarrets. Et je le sais ben, moi, où je vas aller. Je vas aller charcher le sargent, et on va ben voir qui c'est qu'aura le darnier mot.

– Vas-tu te taire, toi, maudite bidrouille ! cria l'inconnu, les traits soudain durcis.

Il lança un juron et s'avança, levant sa canne et posant son autre main sur la barrière, comme pour l'ouvrir. Ma mère poussa un cri et se recula, tandis que je me précipitais pour défendre mon territoire.

– Essayez voir d’entrer ici ! hurlai-je. Si vous entrez, je vous jette par terre à coups de pied et après, je m’assois sur vous jusqu’à ce que Mr Pimlott arrive !

Il me regarda de toute sa hauteur, haineusement, cependant que ma mère et ma nourrice accouraient pour m’écarter de la barrière. Mais ensuite il détourna de moi son regard pour les observer l’une et l’autre, et le sourire qui se dessina sur son visage m’effraya bien davantage que son expression grimaçante.

– Qu’est-ce vous croyez ? Que j’ sais pas ce que je fais en venant ici ? J’ suis tout de même pas assez barbaboque pour aller me faire griffer comme ça par la justice.

– Je m’en vas du même pas charcher le sargent, maîtresse, pendant que vous garderez l’enfant à couvert dans la maison, fit Bissett, haletante.

– Vous donnez pas tant de mal, dit l’inconnu avec lacanisme. Je vous souhaite bien le bonjour, ma’ame Mellamphy, ajouta-t-il.

Sur ce, haussant les épaules, il se détourna pour s’écarter à pas vifs sur le chemin.

Ma mère s’agenouilla pour m’entourer le cou de ses bras et me serrer contre elle.

– Tu as été très brave, Johnnie, fit-elle, me couvrant de baisers, riant et presque sanglotant tout ensemble. Mais il ne faut pas, il ne faut pas.

– S’il était rentré, je lui aurais fait peur et je l’aurais chassé, déclarai-je en faisant le fanfaron.

Par-dessus l’épaule de ma mère et au travers de ses abondantes boucles dorées, j’observais l’inconnu qui s’en allait en marchant d’un pas allongé, comme incertain, les épaules bizarrement voûtées. Alors qu’il atteignait le coin de la grand-rue, il se retourna pour nous regarder. Malgré l’écarterment, je pus discerner sur son visage une expression de malveillance

qui lui crispait et assombrissait à ce point les traits qu'elle demeure à jamais gravée dans ma mémoire. De cela ma mère ne s'avisait pas, mais je notai que Bissett avait elle aussi saisi ce regard de haine, et je la vis cracher subrepticement sur l'index de sa main droite, puis tracer à la hâte le signe de la croix entre ses yeux.

– Viens, Johnnie, me dit ma mère, gardant sa main serrée sur mon épaule tout le temps qu'il nous fallut pour franchir la porte de derrière et nous retrouver tous trois dans la cuisine.

La pièce, fraîche et spacieuse, qui nous semblait si sombre à présent que nous venions du jardin ensoleillé, avait été naguère la grand-salle de la métairie qui constituait le principal de notre logis, comme en témoignaient encore son âtre énorme et son sol de dalles blanches usées à force d'être frottées et récurées. Elle était le domaine de Mrs Belflower, et nous trouvâmes là, se tenant près du feu pour nous apprêter le thé, cette saine et avenante nature. Me dégageant de la prise protectrice de ma mère, je me précipitai vers elle en gambadant.

– Madame Belflower! Madame Belflower! claironnai-je, un galvaurien a voulu rentrer dans le jardin, et moi je l'ai chassé. Et il ne m'a pas fait peur du tout.

– Quelle idée! Vous avez ben fait, mon petit. Comme ça, j'aspère que ça vous aura mis de bon appétit pour votre goûter, déclara l'imperturbable cuisinière, qui se retourna vers nous en essuyant ses grosses mains rougeaudes sur son devantau.

Elle avait un visage plein de bonté, rebondi et laiteux comme ses gâteaux qu'elle enveloppait dans de la mousseline, et des yeux bleus, un regard flou qui semblait ne jamais croiser pour de bon le vôtre.

Dépité, je revins à la charge.

– Il était affreusement méchant. Il a même dit qu'il me ferait griller vif s'il m'attrapait.

– Le bon Dieu nous protège, fit Mrs Belflower, l’esprit ailleurs, tandis que ses yeux erraient sur le buffet, où était posé le service à thé.

– Vous avez point de vargogne, maître Johnnie ! se récria Bissett. Il a rin dit de pareil. Et vous savez que c’est défendu de conter des histoires.

– Mais Mrs Belflower m’en raconte, elle, des histoires !

– J’aspère ben que non, dit Bissett, sur un ton sentencieux.

– Mais tout le monde le fait. Maman me lit des histoires, et Mrs Belflower m’en raconte. Et même Sukey. Tout le monde, sauf vous, ajoutai-je avec amertume.

– Mais on ne dit pas qu’elles sont vraies quand elles ne le sont pas, Johnnie, s’empressa d’affirmer ma mère.

– Ce péquiot-là a ben trop d’invention, voilà l’affaire, fit observer Bissett d’une voix sinistre.

– C’est tout de même ben terrible, déclara diplomatiquement Mrs Belflower, quand des fripons comme çui-là s’en viennent tourmenter et parsécuter le monde jusque dans leurs logis.

– De mon temps ça n’advenait point. Pour sûr qu’on n’aurait jamais vu parler de choses comme cette-là quand moi j’étais fille, dit approuvativement Bissett. C’est à cause que tous ces Irlandais s’en sont venus besogner à la route neuve... sans compter tous ceux-là qui s’en viennent à présent pour les moissons. C’est à se demander la raison pourquoi ils restent pas dans leur pays à eux, vu qu’icitte ils font rin de bon, hors d’ôter le pain de la bouche aux honnêtes gens de par chez nous.

– Et pourquoi moi j’ai pas le droit d’aller voir la route neuve ? demandai-je vivement, car ce que venait de dire Bissett m’avait tout d’un coup remis en mémoire les vieux griefs que je nourrissais contre elle.

– Je ne pense pas que c’était un Irlandais, déclara tranquillement ma mère, tandis que Mrs Belflower, compatissante, me glissait dans la main un petit morceau de pain d’épices.

– Ah! bon? fit Bissett. Tout cas, pour sûr qu’il était pas de par icitte, rien qu’à l’écouter causer. C’étaient censément pas des paroles de chrétien.

– Il était de Londres, affirma ma mère.

– Londres... répétais-je.

Jamais auparavant je n’avais entendu prononcer ce mot-là, dont la consonance m’était quelque peu mystérieuse.

– Ma foi, ça se pourrait ben, par le fait, vu que c’est une place où que les gens sont même point à couvert dans leurs logis.

Ma mère tressaillit et je la vis pâlir.

– Que voulez-vous dire par là?

Bissett lança vers elle un regard matois.

– Vous avez donc point souvenance de cette affaire-là, y a de ça quèques années, madame Mellamphy? Une affaire qu’a dû advenir alentour de l’année où maître Johnnie est né, ou un peu avant de ça.

Ma mère la regardait, l’air égaré.

– Misère! fit Mrs Belflower. Sur la grand-route de Ratcliffe, oui, quand ça que deux familles on les a tuées dans leur lit, pendant qu’elles dormaient.

– Voilà, c’est ça. Et pis l’autre, aussi, dans les mêmes temps... à moins que ça soye paravant?... quand le vieux gentilhomme qui avait du bien a été assassiné par son propre fils, ou quèque chose de cette nature-là.

À ces mots de Bissett, ma mère s’était détournée.

– À Charing Cross, c’est advenu. C’est-ti loin de la grand-route de Ratcliffe, ça?

Ma mère ne répondit rien et Bissett poursuivit :

– Moi, ce que j’en dis, maîtresse, c’est que pour plus de